

Préface

Un expert en expertise

*Le pré est vénéneux mais joli en automne
Les vaches y paissant lentement s'empoisonnent.*

Guillaume Apollinaire, *Alcools*, 1913.

Depuis qu'Apollinaire a écrit ce poème, les progrès de l'alimentation animale ont offert aux vaches des occasions de s'empoisonner tout aussi sûrement qu'en broutant les colchiques des prés.

D'où vient la maladie qui rend les vaches folles ? Se transmet-elle à l'homme comme d'aucuns pensent qu'elle s'est déjà transmise du mouton à la vache puis de la vache au chat et du chat à la souris ? Les scientifiques sont sur la sellette, la science même est en question. Elle l'est doublement : pour avoir promu les méthodes d'alimentation rationnelles, mais assurément peu raisonnables, d'où semblent, nous disent les experts, procéder la maladie ; pour être incapable, dans l'état actuel des connaissances, de répondre de manière assurée aux questions posées et de préconiser des mesures propres à rétablir la confiance.

De la science, l'opinion publique attend en général des réponses simples. Le climat change-t-il ? S'il change, à quoi et à qui en imputer la responsabilité ? Faut-il craindre un autre Tchernobyl ? Si oui, pourquoi pas en France ? Les forêts dépérissent-elles ? Et si elles dépérissent, les pluies acides en sont-elles responsables, ou est-ce le protoxyde d'azote ? Le prion est-il passé via les farines de viande du mouton à la vache ? Doit-on penser que les quelques cas atypiques de la maladie de Creutzfeldt-Jakob aujourd'hui répertoriés sont l'indice d'une possible transmission à l'homme ? Force est de

constater qu'à toutes ces questions, les scientifiques ne peuvent le plus souvent répondre qu'en faisant état de leurs doutes, voire de leurs divergences. L'angoisse du public s'alimente ainsi tout autant des progrès de la connaissance - ceux qui permettent de détecter le danger mais aussi ceux qui le produisent - que du sentiment pas toujours justifié de l'incapacité des experts à dégager des certitudes et à fournir des solutions.

Parce qu'ils ont à faire des choix qui peuvent engager plusieurs générations ou des pans entiers de l'activité économique, les hommes politiques sont placés dans une situation particulièrement inconfortable par la divergence des avis spécialisés, la prudence excessive des scientifiques ou à l'inverse la conviction d'experts trop formels¹. On comprend qu'ils puissent être très partagés entre l'urgence d'intervenir et celle de ne rien faire. Quant à l'expert, il doit traduire ce qu'il sait et si possible occulter ce qu'il ignore, en fonction des enjeux sociaux, économiques et politiques dans lesquels *volens nolens* il se trouve engagé. A l'évidence, il ne pèsera pas de la même manière ce dont il est sûr et ce dont il doute s'il s'agit de gérer la santé du cheptel, de préserver les hommes d'une épidémie potentiellement dramatique, de redresser le marché de la viande de boeuf ou de sauver la profession de tripiier !

L'expertise scientifique est à l'ordre du jour à l'INRA, où un débat est lancé sur la fonction et sur la figure de l'expert même, et il a semblé aux membres du groupe *Sciences en questions* que Philippe Roqueplo était l'homme qu'il fallait pour faire progresser cette réflexion parmi nous. Deux raisons à cela : la première est qu'il est omniprésent dans la bibliographie relative à l'expertise scientifique, sujet qu'il a personnellement

1 . J. Theys et B. Kalaora (dir.) : *La Terre outragée. Les experts sont formels !* Paris, Editions Autrement, 1992.

largement contribué à identifier et à faire reconnaître ; la seconde est qu'il n'a cessé d'expliquer que la controverse entre experts prend nécessairement une tournure conflictuelle du fait même qu'il s'agit d'expertise. Loin de le déplorer, il s'emploie à montrer qu'une véritable expertise suppose que cette confrontation soit gérée de manière à rendre visibles la part de controverse scientifique qu'elle contient et la part de conflits résultant des surdéterminations normatives inhérentes à la transformation de tout savoir en expertise.

Ayant tenté de dire pourquoi Philippe Roqueplo est en mesure d'intervenir avec efficacité et en toute indépendance d'esprit dans les débats qui traversent actuellement notre institut, il me faut enfin le présenter, ce que je ne saurais faire que de manière très imparfaite. Je ne connais en effet Philippe Roqueplo qu'à travers la lecture de certains de ses articles et de ses deux derniers ouvrages, à savoir *Pluies acides, menace pour l'Europe*² et *Climat sous surveillance*³, et pour avoir, il y a une petite quinzaine d'années, discuté avec lui un soir jusqu'à plus soif, chez un ami commun. La polémique concernant les pluies acides battait alors son plein, et les hypothèses se multipliaient, les Allemands évoquaient la mort des forêts, quand les Français parlaient plus prudemment d'un dépérissement attribué aux pollutions atmosphériques.

Philippe Roqueplo est né en 1926. Après de brillantes études qui le conduisent à l'Ecole Polytechnique, il travaille à l'EDF où il s'occupe de la programmation de la gestion des réserves en eau. On le retrouve quelques années plus tard enseignant la philosophie des sciences à

2 . Ph. Roqueplo. *Pluies acides : menaces pour l'Europe*. Paris, Economica, Coll. CPE/Economica, 1988.

3 . Ph. Roqueplo. *Climats sous surveillance. Limites et conditions de l'expertise scientifique*. Paris, Economica, 1993.

l'Institut Catholique de Paris. Est-ce avant, pendant ou plus tard qu'il tient la chronique scientifique de *Politique Hebdo*, je ne sais. Est-ce avant, pendant ou plus tard qu'il crée *La gazette nucléaire*, je ne le sais pas davantage. La première fois que je l'ai rencontré, il était chargé du secteur énergie au Cabinet d'Huguette Bouchardeau, alors ministre de l'Environnement, et se passionnait pour les pluies acides. C'est alors qu'il a commencé à s'intéresser au rôle que jouent les scientifiques dans les processus décisionnels de la sphère politique, en particulier en ce qui concerne l'environnement. Devenu directeur de recherche au CNRS, il y développe son analyse de l'expertise scientifique, en la resituant dans le cadre plus large d'un programme de recherche sur les conditions d'un contrôle démocratique du développement technologique.

Je cède la parole à Philippe Roqueplo en lui laissant le soin de rectifier ou compléter ce portrait trop sommaire, non sans le remercier à nouveau d'avoir accepté d'apporter son concours à notre réflexion collective.

Raphaël Larrère,
Directeur de recherche INRA